This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mus
589
55

Massenet. Sapho - 1897

MUS 582.55

Harvard College
Library

Gratis

MUSIC LIBRARY

HENRI CAIN & BERNÈDE

SAPHO

PIÈCE LYRIQUE EN CINQ ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

ALPHONSE DAUDET

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PRIX NET : **UN** FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2 BIS, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET Cie

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation
réservés en tous pays
y compris la Suède et la Norvège.

1897

SAPHO

PIÈCE LYRIQUE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois

sur le THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, le 27 novembre 1897.

(Direction de M. LÉON CARVALHO.)

Pour tout ce qui concerne les représentations, location de la grande partition et des parties d'orchestre, parties de chœurs, mise en scène, dessins des décors, s'adresser à MM. HEUGEL ET Cie, au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, seuls éditeurs-propriétaires pour tous pays.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5860-3-98. — (Encre Lorilleux).

HENRI CAIN & BERNÈDE

SAPHO

PIÈCE LYRIQUE EN CINQ ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

ALPHONSE DAUDET

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PRIX NET : UN FRANC

AU MÉNESTREL, 2 *bis*, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET Cie
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

1897

Mme 589.55
HARVARD COLLEGE LIBRARY
FEB 1905
CAMBRIDGE, MASS.
Gratis.

PERSONNAGES

FANNY LEGRAND	Mlles ÉMMA CALVÉ.
DIVONNE	CHARLOTTE WYNS.
IRÈNE.	JULIA GUIRAUDON
JEAN.	MM. LEPRESTRE.
CAOUDAL	MARC-NOHEL.
CÉSAIRE	GRESSE.
LA BORDERIE.	MAURICE-JACQUET
LE PATRON.	DUFOUR.

AMIS ET AMIES DE CAOUDAL, DOMESTIQUES,
GARÇONS DE RESTAURANT, MUSICIENS AMBULANTS

La scène se passe de nos jours :
Premier et deuxième actes à Paris; troisième et cinquième à Ville-d'Avray; quatrième en Avignon.

SAPHO

ACTE PREMIER

UN SALON PRÉCÉDANT L'ATELIER DU SCULPTEUR CAOUDAL — UNE NUIT DE BAL COSTUMÉ.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lointain, dans l'atelier, bruit continu de conversations très animées, mêlées d'exclamations bruyantes dominant parfois un orchestre de faux tziganes installé dans cet atelier. Dans le salon, va-et-vient d'invités. Bientôt paraissent Caoudal et La Borderie, costumés et entourés d'amis et de petites femmes travesties.

CAOUDAL.

Eh! jeunesse, regardez-nous,
Les vieux sont maintenant les plus gais, les plus fous.

LA BORDERIE.

Je n'en puis plus!

CAOUDAL.

Tu veux filer peut-être?...

LA BORDERIE.

Je n'en puis plus, cher maître!

CAOUDAL.

Allons donc! Regarde autour de toi...

En charge.

Bayadère à l'œil noir, colombine charmante,

Andalouse gentille, arlequine troublante
Se donnent rendez-vous chez moi...
Ohé! jeunesse!...

TOUS, sauf La Borderie.

Ohé! jeunesse!...
Faisons les fous,
Amusons-nous!
Des baisers cueillons la caresse!

LA BORDERIE.

Faites les fous!
Bonsoir! Amusez-vous!
Mais laissez moi m'esquiver!

CAOUDAL.

Empêchez-le de se sauver!

TOUS.

Non, tu ne peux pas t'esquiver
Avant que le jour ne paraisse!

CAOUDAL.

Et ça s'appelle la jeunesse!

LA BORDERIE.

Caoudal a vingt ans!

CAOUDAL.

Non! soixante printemps!

SCÈNE II

CAOUDAL, JEAN, LA BORDERIE ET QUELQUES INVITÉS.

CAOUDAL, à Jean.

Vous aussi, vous fuyez la danse?
Et pourtant, à votre âge, on est plein de vaillance...

JEAN.

Je n'ai jamais dansé,
Et me sens tout embarrassé !

CAOUDAL.

Ça vous change de la Provence ?

JEAN.

Ah ! je ne puis dire combien !

LA BORDERIE.

Té, mon petit, je le vois bien !

CAOUDAL.

Allons ! courage ! confiance !

LA BORDERIE.

Le premier pas est tout, et le reste n'est rien.

CAOUDAL.

Connaissez-vous ces belles filles ?

JEAN.

Non, monsieur.

CAOUDAL.

Comment les trouvez-vous ?

JEAN.

Mais, gentilles.

CAOUDAL.

Faut-il vous présenter ?

JEAN.

Elles riraient de moi.
Les femmes me font peur !

UN GROUPE.

Ah ! ah ! vraiment !

LA BORDERIE.

Pourquoi ?
C'est être un peu naïf, ma foi !

CAOUDAL, à Jean.

Venez-vous?

JEAN.

Non, je reste!

Tous se dirigent vers l'atelier, à l'exception de Jean.

SCÈNE III

JEAN, seul.

Est-ce vraiment un songe,
Qui trouble mon esprit et déroute mon cœur?
Voilà donc ce qu'on nomme ici-bas le bonheur!
Mensonge!

Tout le monde est rentré dans l'atelier ; au dehors, cris : « Silence! Taisez-vous! chante! »

VIEILLE CHANSON.

(Dans la coulisse.)

LA VOIX DE FANNY, puis les femmes et les hommes qui reconnaissent la vieille chanson de l'atelier.

La reine des modèles,
Le plus beau...
Qui pose sans ficelles,
C'est Sapho!
Zoé, Paulette, Angèle,
La grande Adèle
Et Rebecca,
Sont d'la p'tit' bièr' à côté d'ça!
Le plus beau,
C'est Sapho!

On reprend en chœur, puis un ban formidable est exécuté par toute la foule.

JEAN.

Ce monde que je vois, ces chansons que j'écoute,
Tout dans ce bal me trouble et me déroute...

Qu'il est loin mon pays de clarté, de soleil!
Où mille fleurs odorantes,
Dans le couchant vermeil,
Exhalent par les airs leurs senteurs pénétrantes;
Où le Rhône bondit et roule impétueux
Ses flots couleur d'azur que jalousent les cieux.
Mon pays où le soir dans la verte oseraie,
L'on peut aller rêver sans que rien vous effraie,
Où l'on entend passer dans les grands arbres verts
Le vent, chantant plus fort durant les courts hivers...
Mon pays où tout dit l'amour et l'espérance,
Qu'il est loin de mes yeux!... Qu'elle est loin ma Provence!

SCÈNE IV

FANNY, CAOUDAL, LA BORDERIE, HOMMES, FEMMES, ETC.

De bruyantes exclamations gaies et prolongées, mêlées de rires, éclatent dans l'atelier. — Aussitôt, tous entrent en tumulte à la suite de Fanny. — Caoudal, La Borderie et quelques hommes très empressés.

DES HOMMES.

Un baiser!

FANNY.

Non!... Taisez-vous!

DES HOMMES.

Un seul!

FANNY.

Voyons !...

DES HOMMES.

Pour nous!...

FANNY, cherchant à se dégager de tous les hommes qui l'entourent.

Allez, jolis farceurs, vrai, vous me faites rire!...
Adorateurs, poètes, courtisans,
Amoureux, flatteurs, médisants,
Cachant mal votre jeu sous un charmant sourire!
Allez! jolis farceurs, vrai, vous me faites rire!

Mouvements dans les groupes, impressions de mécontentement, de déceptions et d'indifférence aussi. Tous vont et viennent. Jean regarde Fanny avec trouble. Sa physionomie semble s'éveiller à un nouveau sentiment qui l'émeut et le transfigure.

FANNY, à Caoudal, lui montrant Jean.

Quel est ce beau garçon?

CAOUDAL, distrait.

Je ne sais.

FANNY.

Tiens, il faut
Que je lui parle!

CAOUDAL.

Bien! Allons... toujours Sapho!

Il s'éloigne en riant.

FANNY, qui s'est rapprochée, à Jean.

Comment vous nommez-vous?

JEAN.

Jean Gaussin.

FANNY.

De Provence?

JEAN.

Ça s'entend?

FANNY.

Pas beaucoup. Artiste, je le pense?

JEAN.

Non, madame.

FANNY.

Ah! tant mieux!
Mais pourquoi baissez-vous les yeux?
Je ne suis pas méchante...

JEAN.

Vous vous moquez de moi.

FANNY.

Moi, me moquer de toi!
Pas artiste!... mais ça m'enchante!

LA BORDERIE et CAOUDAL, sortant de l'atelier.

Le couvert est mis!

FANNY, bas à Jean.

A bientôt!

CAOUDAL.

Hé! les amis!

Entraînant un groupe de femmes et rentrant dans l'atelier.

A table! à table!

TOUS, en parodie.

Plaisir de la table,
Bonheur véritable!

LA VOIX DE CAOUDAL, dans l'atelier.

Sapho!

TOUS.

Sapho!

FANNY, haletante, barrant le passage à Jean qui veut rentrer dans l'atelier.

N'y va pas!
Viens avec moi plutôt! Viens donc!

JEAN.

Mais...

FANNY.

Viens, te dis-je.

JEAN.

Je sens que malgré moi je vais où vont ses pas!

FANNY.

Viens donc, m'ami...

JEAN.

J'ai le vertige!

Ils s'enfuient.

Cris dans l'atelier : Sapho! Sapho!

La grande tapisserie du fond est entièrement écartée. On aperçoit tous les invités assis à de petites tables... souper bruyant. Caoudal, comprenant la fuite de Fanny et de Jean, appelle autour de lui quelques amis; puis, ils échangent entre eux des gestes de commisération, tout en plaisantant. Au fond, les tziganes accentuent avec virtuosité une sorte de czardas.

(Rideau).

ACTE DEUXIÈME

LE LOGEMENT DE JEAN GAUSSIN, A PARIS,
RUE D'AMSTERDAM

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, CÉSAIRE.

JEAN, chantonnant.

O Magali, ma tant amado
Mete la testo au fenestroun.

CÉSAIRE.

Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de violoun.

JEAN.

Vous vous donnez bien de la peine,
Père...

CÉSAIRE.

Tais-toi !

JEAN, regardant avec amour un tableau accroché au mur.

Notre maison...
Avec ses bois de myrtes dans la plaine
Et ses vignes à l'horizon ;

Maman Divonne est sur la porte.
En la voyant toujours, toujours devant mes yeux,
Je travaillerai mieux ;
Sa présence me réconforte.

CÉSAIRE.

A nous tu penseras souvent ?

JEAN.

Oui, père.
Mais où donc est ma mère ?

CÉSAIRE.

Au couvent,
Pour y chercher Irène, l'orpheline,
Notre nièce.

JEAN.

Ah ! Je devine ;
Vous l'emmenez ?

CÉSAIRE.

Nous l'adoptons.
Elle nous tiendra compagnie
Remplaçant le fils que nous regrettons.

JEAN.

Pour toutes vos bontés, mère, soyez bénie !

SCÈNE II

LES MÊMES, DIVONNE, IRÈNE.

DIVONNE.

C'est nous ! Jésus ! Quelle villasse
Que ce Paris ! Que de tours et de pas !

Que de voitures, de brouhahas !
Et ce monde qui passe et passe !
Tous ces gens-là font les pressés...
Si ça leur plaît, grand bien leur fasse !..
Tous ces gens-là sont insensés...
Que je préfère être là-bas !
Ah ! bou Dïou que je suis lasse !
Eh ! qué ! Rien n'est encore en place !
Pauvre petit !

CÉSAIRE.

C'est fini ! gronde pas !

JEAN.

Bonjour, maman !

DIVONNE.

Bonjour, pitchoun ! Té ! c'est Irène...
Ta cousine !

IRÈNE.

Mon cousin, bonjour.

DIVONNE, à Jean.

Hein ! qu'en dis-tu ? fraîche comme le jour,
Belle comme une reine !
Vous vous êtes connus jadis sur mes genoux...

A Césaire.

Césaire, il faudra partir tout à l'heure...
Allons, nous,
En attendant, visiter la demeure,
Voir s'il ne manque rien.

A Jean.

Pécaïre ! Embrasse-moi, vaurien

Ils sortent.

SCÈNE III

JEAN, IRÈNE.

JEAN.

Chers parents !

A Irène.

Vrai, je vous envie
D'aller avec eux passer votre vie,
De revoir mon pays de clarté, de soleil,
Les vergers rougissants dans le couchant vermeil...

A lui-même.

Mon pays où tout dit l'amour et l'espérance...
Qu'il est loin de mes yeux ! Qu'elle est loin ma Provence !

IRÈNE.

C'était bien gentil autrefois
Quand nous allions tous les deux par les bois,
Avec Blanchet, notre âne si fidèle ;
Ses clochettes sonnaient, il allait trottinant...
J'étais bien fière sur la selle !

JEAN.

Et moi donc ! Vous tenant
Par la main, je me disais : « Qu'elle est belle ! »

IRÈNE.

Et vous rappelez-vous quand nous nous amusions,
Pour imiter l'image de la Bible...

JEAN.

A la fuite en Égypte !...

IRÈNE.

Où nous étions,
Vous saint Joseph, et moi sainte Marie.

JEAN.

Je m'en souviens, petite amie.

IRÈNE.

Puis nous nous sauvions,
Pour fuir l'ordre d'Hérode, un monarque terrible,
Qui faisait massacrer par ses centurions
Les pauvres innocents...

TOUS DEUX.

Ah ! que nous tremblions !

IRÈNE.

Vous souvient-il aussi lorsque nous revenions ?
Que c'était beau, dans la prairie,
D'écouter l'appel du courlis
Ou le vent qui sifflait ses joyeux frizzelis !

JEAN.

Je m'en souviens, petite amie.

IRÈNE.

Et quand venait la nuit,
Tous les contes de la veillée
Revivaient à nos yeux. Alors au moindre bruit
Je prenais votre bras, frissonnante, effrayée,
Et, sans oser parler, tous deux nous rentrions.

IRÈNE et JEAN.

Comme nous tremblions !

JEAN.

Puis, sur le seuil, en arrivant,
Irène m'embrassait, gentiment, doucement...

IRÈNE.

Une sœur, sans pécher, peut embrasser son frère,
Et vous l'étiez pour moi...

JEAN.

Ai-je changé pour toi ?

IRÈNE.

Ah !...

JEAN.

Donc en t'embrassant, je ne peux te déplaire,
Dis ?

IRÈNE.

Non, puisqu'une sœur peut embrasser son frère.

JEAN.

Comme autrefois...

IRÈNE.

Comme autrefois dans la prairie,
Par les sentiers et par les bois.

JEAN.

Comme autrefois, petite amie !

Jean embrasse Irène sur le front, très chastement.

SCÈNE IV

JEAN, IRÈNE, DIVONNE, CÉSAIRE.

DIVONNE, paraissant sur le seuil de la porte en tenant une lampe allumée. A Césaire.

Regarde-les, bon Dieu !

CÉSAIRE.

L'on ne vous en veut pas !... Non ! sangdiou ! au contraire.

DIVONNE.

Il faut nous dire adieu !

JEAN.

Moi, je vous reconduis...

DIVONNE.

Non, Reste là, bien tranquille,
Devant ta table et ne va pas te déranger.
C'est le travail qui dans la grande ville
Te préservera du danger.

CÉSAIRE.

O ma brave Divonne !

DIVONNE.

Petit, voici ta lampe... Elle est vieille, mais bonne...
Jadis à sa clarté,
Dans la sérénité
Des soirs d'automne,
Je cousais tes habits d'enfant...
L'âme en repos, le cœur content,
Lorsque tu dormais dans ta berce.
A sa lueur je t'ai surpris,
Derrière les rideaux de Perse,
Souriant comme un ange à ceux du paradis.
Pour la dernière fois, aujourd'hui je te donne
Ce doux nom de petit...

JEAN.

Maman !

CÉSAIRE.

Divonne !

DIVONNE.

Adieu !
Travaille ! Espère et sois un homme
Sous l'œil consolant du bon Dieu.

JEAN.

Ah! vous deux, comme
Je vous aime!

DIVONNE, à Césaire.

Eh! vas-tu pleurer aussi...

IRÈNE, à Jean.

Vous laisser seul ici...
C'est triste!

JEAN.

Il le faut!... A bientôt, j'espère.

CÉSAIRE et DIVONNE.

Oui, mon enfant... Allons, adieu!

JEAN.

Adieu, chers parents... bonne mère...
A Irène.
Petite sœur...

IRÈNE.

Pauvre grand frère!

DIVONNE, CÉSAIRE et IRÈNE.

Nous prierons pour toi / vous le bon Dieu.

TOUS.

A bientôt! Adieu! adieu!

SCÈNE V

JEAN seul, puis FANNY.

JEAN, seul.

Ils s'en vont, c'est la solitude!...
Maintenant que je les ai vus

Et que j'ai respiré cet air de quiétude,
De bonheurs à peine entrevus,
Je voudrais retourner vers la chère demeure.
Ah! pourquoi faut-il se quitter,
Au moment où l'on a tant besoin de s'aimer ?
J'ai froid au cœur, je m'attriste et je pleure!...
Hélas! ils sont partis et déjà loin de moi.
Me voilà seul à Paris dans la foule,
Qui gronde autour de moi comme gronde la houle.
Tant de monde et personne à soi!
Ils reverront notre chère demeure!...
J'ai froid au cœur, je m'attriste et je pleure!...

Il se dirige vers la table, et s'asseyant, avec un soupir.

A l'ouvrage!

Il veut lire, mais s'interrompt bientôt.

Pauvre maman!...
Que n'es-tu donc toujours auprès de ton enfant
Pour lui dire si tendrement :
« C'est le travail qui dans la grande ville
Te préservera. » Le travail serait facile
En t'écoutant!...
Et mon bon père... et ma petite amie...
Elle est si douce, si jolie!
Son baiser de chaste pureté
A laissé son parfum tout embaumer mon âme...
Je pourrais être heureux, si j'en faisais ma femme...

FANNY, entre sans frapper et s'approche doucement.

Bonjour, m'ami!

JEAN.

Comment! c'est vous Fanny!

FANNY.

Moi-même!...
Tu croyais que c'était fini ?...

Non pas, quand j'aime
C'est pour longtemps.
Si depuis quelque temps
J'avais cessé de te rendre visite,
C'est que je savais
Que tu recevais
Tes parents... et cette petite...
Pas mal du tout... ta sœur?... mon compliment...

JEAN.

Non, ma cousine.

FANNY, plus froidement.

Elle est gentille.
Il n'y a qu'un moment,
J'ai vu s'éloigner ta famille,
Je guettais son départ et me voici !

JEAN.

Ma mère a voulu m'installer ici...
Dans mon petit chez moi, pour que mieux je travaille.

FANNY.

Je comprends... il faut que je m'en aille.

JEAN.

J'ai travaillé parfois lorsque vous étiez là...

FANNY, s'installant.

Alors, je reste et serai sage.
Voilà !

Examinant la pièce.

De jolis meubles... le grand paysage...
Du caractère et de la vérité !...

JEAN.

C'est notre maison de là-bas !

FANNY.

Sous cet arbre
Comme on serait bien abrité
Pour s'aimer là !

Apercevant la Sapho de Caoudal.

Tiens, vous avez ce marbre?

JEAN.

C'est la Sapho de Caoudal.
Ne le connais-tu pas?

FANNY.

Mais... oui... c'est bien possible...
J'ai contre tout artiste une haine invincible...
Faut jamais m'en parler !

A part.

Ils m'ont fait tant de mal !

JEAN.

Pourtant, l'art c'est bien beau pour égayer la vie,
Rendre le cœur meilleur, la route plus fleurie.

FANNY.

Ce que j'appelle beau, c'est d'avoir tes vingt ans,
Et comme toi, m'ami, d'être fier, d'être brave,
Et de sentir son cœur si fort que nulle entrave
Ne s'en vienne arrêter ses sublimes élans.
Ce que j'appelle beau, c'est toute créature
S'élevant par l'amour au-dessus des rancœurs
Ou subissant la loi d'éternelle nature,
Deux êtres réunis par le sang de leurs cœurs.

Jean l'embrasse. Fanny lui montrant sa table et l'y conduisant.

Travaille !

JEAN.

Viens !

FANNY, le forçant à s'asseoir à sa table.

Travaille!...

A part et assombrie.

Est-ce un rêve...
Mensonger
Venant, comme l'oiseau léger,
Bercer mon cœur et le frôler?
N'est ce qu'un rêve mensonger,
Une caresse vaine et brève?
Pauvre Sapho! n'est-ce qu'un rêve ?

Elle commence à fredonner:

(Air provençal sur la poésie de Frédéric Mistral.)

O Magali, ma tant amado,
Mete la testo au fenestroun :
Ecouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de violoun.
Ei plen d'estello aperamount,
L'auro es toumbado;
Mai lis estello paliran
Quand te veran!

JEAN, qui a écouté, fasciné, court à Fanny.

Le vieil air du pays! ô ma Fanny que j'aime,
Je voudrais t'entendre toujours
Chanter ainsi la chanson des amours.
En t'écoutant, je ne suis plus moi-même...
Je t'aime!

FANNY.

Il m'aime!... Et cependant, il faut se dire adieu!
Mieux vaut en finir tout de suite...
Pourrais-je m'en aller ensuite?

JEAN.

Tu n'es pas libre?

FANNY.

Dieu!
Libre de tout amour, puisqu'à toi je me donne!

JEAN.

Tu m'appartiens, Fanny!

FANNY, grave.

Je ne suis à personne.

JEAN, inquiet.

A personne!

FANNY.

A toi seul si tu veux de moi!
Ah! garde-moi toujours là... toujours avec toi.

JEAN.

Je suis pauvre.

FANNY.

Qu'importe!

JEAN.

Oh! non, c'est impossible!

FANNY.

Pourquoi, dis, n'est-ce pas possible?...
Pendant que tu travaillerais,
Sans bruit, moi je m'occuperais
Du ménage,
Si bien que toi me regardant,
Fraîche et coquette en mon tablier blanc,
Tu m'en aimerais davantage.
Et le dimanche nous irions
Tous les deux, des chansons aux lèvres,
Près de l'étang de Villebon!
Nous perdre dans les bois de Meudon
Et de Sèvres,

Ah! comme nous ririons !
Puis, nous déjeûnerions
Sur l'herbe...
Et reprenant notre chemin...

ENSEMBLE.

FANNY.

Je te cueillerais une gerbe
De beaux lilas et de jasmin.

JEAN.

Tu me cueillerais une gerbe.
De beaux lilas et de jasmin.

JEAN.

Ah! laisse-moi t'aimer de toute ma tendresse,
Reste là dans mes bras, tes beaux yeux dans mes yeux.
Qui plus que nous peut être heureux!
Viens, ma Fanny, viens ma maîtresse!...

FANNY.

Ah! laisse-moi t'aimer de toute ma tendresse,
Je suis là, dans tes bras, tes chers yeux dans mes yeux.
Qui plus que nous peut être heureux!
De mes baisers, prends la caresse!

JEAN.

Aimons-nous!

FANNY.

Aimer est si doux.

ENSEMBLE.

Voici la nuit, enfermons-nous!

(Rideau).

ACTE TROISIÈME

DANS LE JARDIN D'UN RESTAURANT A VILLE-D'AVRAY, UN DIMANCHE.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, FANNY, à la fenêtre d'un petit chalet du jardin.

FANNY.

Le beau soleil pour les amours!

A Jean qui paraît à côté d'elle.

Sortons-nous?

JEAN.

Sortons!

Il va pour l'embrasser.

FANNY.

Prends bien garde,...
Un vieux ménage... on nous regarde.

JEAN.

Un ménage d'un an!... Les jours
Ont passé vite!... Oh! Fanny, ma maîtresse!
Tu me prends tout entier.

FANNY.

Non, pas encore assez!

Je te veux plus à moi, je veux que ma tendresse
N'ait plus le souci des instants passés.

JEAN.

Voilà pourquoi cette campagne
Me plaît, car pendant la belle saison,
Dans notre petite maison,
Nous vivrons tous les deux bien seuls...

FANNY.

Ta compagne
Chaque soir t'attendra...

TOUS DEUX.

Lorsque son ami reviendra,
Dans les chemins où le soleil décline,
Nous irons en rêvant de baisers, de chansons,
Sous les bois dont la cime s'incline,
Au doux gazouillement des merles, des pinsons.

JEAN, lui prenant la main et voulant l'attirer à lui.

Ah! Fanny!

FANNY.

Voyons, soyons sages,
Donne-moi ton bras; te sentir ainsi,
Tout près de moi, comme ceci...
Je suis fière, m'ami.

TOUS DEUX.

Viens, sur nos deux visages
Plus radieux que ce beau jour,
Ceux qui passent liront notre fervent amour.

Tous deux s'éloignent.

SCÈNE II

Au moment où Jean et Fanny disparaissent, entrent CAOUDAL, LA BORDERIE, QUELQUES JEUNES GENS ET JEUNES FEMMES.

Caoudal paraît au fond, il regarde l'enseigne du restaurant et fait signe, gaiement, aux amis que l'on ne voit pas encore. La Borderie le suit de près et agit de même.

CAOUDAL.

Par ici! par ici!

LA BORDERIE.

Nous serons à merveille.

CAOUDAL, montrant l'enseigne :

« A la friture sans pareille! »

LA BORDERIE, même jeu.

Ce restaurant
Est excellent.

Apparaît alors toute la petite troupe des amis et amies, tous très gais, très bruyants.

CAOUDAL, LA BORDERIE.

Ohé! Patron

TOUS.

Ohé patron!

CAOUDAL.

Qu'on se dépêche !
Nous avons tous la gorge sèche...

TOUS.

Non! non! pas le garçon !
Le patron! le patron!

LE PATRON.

Bonjour messieurs, bonjour mesdemoiselles.

Ah! monsieur Caoudal! voulez-vous déjeuner
Dans l'arbre ou bien sous les tonnelles?

CAOUDAL.

Il s'agit de nous apporter...
De ton vin fameux entre mille.

LES HOMMES.

Nous nous y connaissons, Corbleu !

CAOUDAL.

Donne du blanc.

LES HOMMES.

Mais pas du bleu!

LE PATRON.

Ah! monsieur, soyez tranquille,
Vous serez bien servi!

CAOUDAL.

Puis, ce soir pour dîner.
Nous reviendrons... Que vas-tu bien nous cuisiner?

LE PATRON.

Mais, ce que vous voudrez...

CAOUDAL.

Une énorme friture!

LE PATRON.

Deux poulets marengo...
Plus, un fort beau gigot.

CAOUDAL.

Ce sera bon...

LE PATRON.

Je vous le jure!

TOUS, en charge.

C'est entendu !
C'est convenu !

CAOUDAL.

Quant à toi, tavernier du diable !
Si nous ne trouvons pas en nous mettant à table
Des mets délicats, onctueux,
Délicieux,
Et copieux,
C'est toi qu'avec furie
Et frénésie,
Nous embrochons,
Découpons,
Et mangeons
A la sauce tartare.
Donc, agis de ton mieux
Si tu ne veux,
Par nos estomacs creux,
Etre l'hôte du Styx ou de l'affreux Ténare !

TOUS.

C'est toi qu'avec furie
Et frénésie,
Nous embrochons,
Découpons,
Et mangeons !

LE PATRON.

C'est promis !

LA BORDERIE, tragiquement.

Il y va de ta vie !

CAOUDAL.

Ecoute encor :
Il faut que notre table soit servie
A sept heures... ou la mort !

TOUS.

Ou la...

LE PATRON, pressé, il achève la phrase.

Mort!

Aux garçons.

Qu'on apporte d'abord
Des biscuits et du vin... qu'on se presse!
Allez'... courez!
Dépêchez et servez!...

On apporte les verres et le vin.

CAOUDAL.

Attention ! croyez en ma vieillesse
Qui regrette bien ses vingt ans,
Amusez-vous quand il est temps :

Levant son verre.

A la santé de la jeunesse!

TOUS.

A la santé de la jeunesse !!!

Des musiciens ambulants traversent la route au fond du jardin, ce qui permet aux joyeux compagnons d'esquisser un pas de quadrille. Mais bientôt les musiciens sont chassés par les garçons du restaurant et s éloignent.

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN.

CAOUDAL, apercevant Jean.

Tiens, vous voilà !

JEAN, saluant.

Messieurs !...

CAOUDAL.

La rencontre opportune!...
Ces cheveux, ce teint de soleil

Si jeune et si vermeil,
Pour eux je donnerais bien plus que ma fortune !

LA BORDERIE.

Vous habitez par ici ?

JEAN.

Là, tout près !...
J'aime les bois et leurs ombrages frais,
On vit mieux qu'à Paris, et tranquille on respire
L'air embaumé dans un calme infini.

CAOUDAL.

Toujours avec Sapho ?

JEAN, très surpris, ne comprenant pas encore.

Sapho !

CAOUDAL.

Mais oui, Fanny !
Fanny Legrand, Sapho, le beau modèle.

JEAN, à part.

Quoi ! Sapho !... Ma Fanny !... La Sapho ! C'était elle !

Après avoir hésité.

Non, c'est fini !..
Je ne la vois plus.

CAOUDAL.

Elle est jolie... et pire !
On ne la quitte pas facilement...
Elle s'attache à vous... et l'on souffre pour elle.
L'amour de Sapho causa plus d'un tourment.

LA BORDERIE.

La rupture toujours fut terrible et cruelle.

JEAN, à part.

Ah ! mon Dieu !

UN GROUPE D'AMIS.

C'est bien vrai.

CAOUDAL.

Vraiment,
En ménage, elle a peu de chance!...
Et tenez, ce graveur...

LA BORDERIE.

Froment!

CAOUDAL.

N'eut-il pas la démence
De faire un faux billet, et ce fut la prison...
Ah! je la vois encore
Envoyant un baiser à ce pauvre garçon,
Criant : je t'aime, je t'adore!
Courage! nous nous reverrons!
M'ami, m'ami, je suis ta femme,
Et de toute mon âme!
Oui, nous nous aimerons!

JEAN, à lui-même, brisé.

M'ami!

CAOUDAL.

Fini, maintenant!

LA BORDERIE.

Je l'espère!

CAOUDAL.

Elle doit être chez son père...
A la campagne, avec son enfant.

LA BORDERIE.

Oui, le fils de ce pauvre Froment.

JEAN.

Son enfant!...

CAOUDAL.

Qu'avez-vous?

JEAN.

Je mentais ! Auprès de cette femme,
Depuis un an, j'avilissais mon âme,
Grisé par le mensonge et lui donnant mon cœur !
Croyez-moi, je vous en conjure,
J'ignorais tout, ma parole d'honneur !
Je vous avais menti, mais, vrai Dieu ! je vous jure
Que tout est fini désormais ;
Je la méprise autant qu'autrefois je l'aimais.

Fanny à ce moment apparait radieuse.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FANNY.

CAOUDAL, l'apercevant.

Grands dieux ! Sapho !

JEAN, se jetant sur elle.

Sapho ! quelle infamie !
Je t'ai tenue entre mes bras,
Et je t'appelais mon amie !
Non... non... je ne me doutais pas
Qu'une femme pouvait ainsi briser une âme !
Ah ! j'ai honte ! je souffre et je voudrais partir,
Rachetant mon erreur par un cruel martyr,
Et maudire à jamais le nom de cette femme !
Fanny, moi qui t'aimais, maintenant je sais tout ;
Je connais d'aujourd'hui ton passé misérable
Que tu m'avais caché... tu te riais de moi...
En captivant mon cœur, tu surprenais ma foi ;
Ma tendresse
Est changée en dégoût ;

Redeviens la Sapho, redeviens leur maîtresse,
Tu m'entends, je sais tout!

FANNY, à part.

Ils ont parlé, les lâches!

A Jean.

C'est fini, n'est-ce pas?... Tu te fâches,
C'est bon! retourne chez les tiens...
Il fallait que ça se termine,
C'est fait! Va donc retrouver ta cousine...
Tu seras bien heureux là-bas,
A moi, tu ne penseras pas...
Tu vivras tranquille,
Entre ton papa, ta maman...
Allons... décampe, file...
Je te donne congé... va-t'en!

JEAN.

Eh bien!... je pars... brisé par la souffrance,
Je pars... pour ne plus te revoir,
Le cœur meurtri de honte et d'affreux désespoir!
Adieu bonheur, douce espérance!
Adieu!

Jean s'éloigne précipitamment.

FANNY, terrifiée, courant après lui.

M'ami! m'ami! Ils t'ont menti!

Revenant sur le groupe formé par Caoudal, La Borderie et leurs amis.

Mais, maintenant qu'il est parti,
Messieurs les beaux parleurs, les malins, les bravaches...
Non, je ne vous crains pas, vous êtes tous des lâches!

LA BORDERIE et TOUS LES AMIS.

Tu nous insultes, toi?...

Rires moqueurs.

FANNY.

Et vous savez pourquoi.
Mon bonheur vous a fait envie;
Cet enfant dont l'amour avait changé ma vie,
Par votre faute m'a quittée!

A tous.

Ici, l'on s'est vanté
Racontant tout, ma honte, ma misère,
Étalant au grand jour autant de lâcheté!

A La Borderie.

Et toi, vipère,
Toi qui m'a fais tant pleurer, tant souffrir,
Ta haine est donc inassouvie,
Puisqu'en brisant mon cœur qui se régénérait,
Tu me prends plus que la vie!
Je cachais mon amour, comme on cache un trésor,
Vous me l'avez volé... mais je veux vivre encor,
Pour vous maudire tous, pour me venger, peut-être...
Et vous faire souffrir ce que souffre mon être.

TOUS, avec un geste de révolte contre Fanny.

Sapho!

FANNY, les bravant.

Laissez-moi!... Désormais,
Mon âme est morte pour aimer... Mais, je vous hais!

S'élançant sur La Borderie qui souriait méchamment.

Canaille!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

EN AVIGNON

Le domaine des Gaussin. — A droite, la maison. — Devant, un jardin de ferme, avec un puits à gauche. — Au fond, le Rhône et le panorama de Villeneuve.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, IRÈNE, CÉSAIRE, DIVONNE sont à table, silencieux et inquiets de la tristesse de Jean. Bientôt, sur un signe de Divonne, Césaire et Irène se lèvent et s'éloignent.

DIVONNE, s'approchant alors de Jean.

Eh bien ?

JEAN.

Mère !...

DIVONNE.

Pitchoun !... tu détournes la tête !
Écoute-moi, voyons, qui t'arrête ?

JEAN.

Je ne sais...

DIVONNE.

Vé, ne mens pas !
Raconte un peu... là-bas
Quelque chose, j'en suis bien sûre...

JEAN.

Rien, rien, je vous assure...

DIVONNE.

Té, ce brusque retour !...
Tu te sauvais...

JEAN.

Non, non !

DIVONNE.

Quelque mauvaise femme
Qui me prenait ton âme,
Quelque méchant amour !
Ne cache rien à ta maman Divonne...
Tu sais comme elle t'aime, et qu'au fond elle est bonne.

JEAN.

Eh bien, vous m'avez deviné...
Mais c'est fini.

DIVONNE.

Tu crois ?

JEAN.

C'était une folie
Qu'aujourd'hui je regrette et que j'oublie.
Dites, maman, m'avez-vous pardonné ?

DIVONNE.

Te pardonner, petit !... C'est déjà fait, je t'aime...
Et mon cœur, pour le tien, donnerait tout son sang.

JEAN.

Si vous lisiez au profond de moi-même
Ah ! vous verriez ce que le mien ressent.

DIVONNE.

Une maman
Devine tout, les chagrins, les alarmes.

JEAN.

Pour les partager.

DIVONNE.

Oui, pour les chasser,
Et d'un fils, effacer les larmes
Par un baiser!
Allons... pas de faiblesse,
Et si par instants la tristesse
Te prend encor, dis-moi tout, n'est-ce pas?

JEAN.

Ouvrez-moi donc bien grands vos bras...

DIVONNE.

Viens, mon petit, que je te presse
Comme autrefois,
Lorsque à ma voix
Tu t'endormais chaque soir dans ta berce.

JEAN.

Comme autrefois,
A votre voix,
Je ne sens plus le chagrin qui m'oppresse.

DIVONNE.

Ah! calme-toi, mon pauvre enfant!

JEAN.

Maman!
C'est fini, je n'ai plus ni regrets, ni colère...
Ensemble, nous resterons!

DIVONNE.

Oh! comme nous nous aimerons!

TOUS DEUX.

Oui, comme nous nous aimerons!

DIVONNE.

Courons prévenir ton père;
Ah! qu'il sera joyeux

De voir enfin renaître dans tes yeux
L'espoir des jours meilleurs et des moments heureux!
Mon chéri...

JEAN.

Ma bonne mère !

Divonne sort.

SCÈNE II

JEAN, IRÈNE.

IRÈNE, qui est rentrée, à Jean.

Vous souffrez donc ?... Pourquoi songer ainsi ?
Dites-moi...

JEAN.

Pas à vous !

IRÈNE.

Mais je suis votre amie...
Souvenez-vous, saint Joseph et Marie...
Quel est votre souci ?

Si j'avais un jour quelque peine,
Pour la conter, je m'en irais
Vers mon ami ; je lui dirais
Le chagrin dont mon âme est pleine.
Sans doute, il me prendrait la main,
Il me dirait une parole
Qui fait sourire, vous console,
Et rend plus doux le lendemain.
Ce serait un rayon d'aurore
Qui dissiperait mes tourments.
Mon cœur refleurirait encore
Sous le clair baiser du printemps.

SCÈNE III

LES MÊMES, CÉSAIRE.

CÉSAIRE, accourant.

Jean !

JEAN.

Mon père !

CÉSAIRE, à Irène.

Va-t'en vite
Retrouver Divonne !

IRÈNE.

Mais qu'avez-vous ?

CÉSAIRE.

Rien ! rien, obéis, ma petite !

IRÈNE.

Vous semblez en courroux
Et...

CÉSAIRE.

Va donc, et laisse-nous !

Irène sort.

SCÈNE IV

CÉSAIRE, JEAN.

CÉSAIRE, à Jean.

Mon pauvre enafnt ! là !... chez nous, elle arrive !

JEAN, comprenant.

Elle est là ?...

CÉSAIRE.

Te demandant.

JEAN.

Sapho !

CÉSAIRE.

Pour ignorer ton amour imprudent,
Je n'ai pas l'âme assez naïve.
Du courage, surtout !

JEAN.

Oh ! désormais,
Je serai courageux... Je tremblais tout à l'heure...
Mais maintenant, qu'elle menace ou pleure,
Je ne faiblirai pas... père... je le promets !

Césaire s'éloigne.

SCÈNE V

FANNY, JEAN.

Fanny, qui s'avance lentement, regarde autour d'elle. Elle aperçoit Jean, va vers lui très vite, puis, tout à coup, s'arrête. (Un silence.

FANNY, très douce.

Ne m'en veux pas d'être venue...
L'on ne se quitte pas sans les derniers adieux.
Loin de toi je souffrais d'une peine inconnue,
Maintenant, je te vois, je vais mieux.

JEAN.

Je ne vous en veux pas.

FANNY, avec douleur.

Tu dis : vous!... Je suis lasse...
J'ai tant pleuré... je ne sais pas comment
Je suis vivante et parle encor en ce moment.
Toute autre en fut morte à ma place.

Anxieusement.

Je suis changée?... Oui, n'est-ce pas?

JEAN.

Toujours vous habitez là-bas?

FANNY.

Mais où veux-tu que j'aille?
J'ai là des souvenirs qui me font espérer...
Et parfois, cessant de pleurer,
Ne pensant à rien, je travaille...
Quelquefois, le matin, je m'éveille en riant ;
C'est quand le ciel est pur et le soleil brillant.
Alors, je prends ma robe blanche,
J'arrange mes cheveux comme tu les aimais,
A la fenêtre je me mets
Et jusqu'au soir je me penche,
Pour guetter ton retour, pour entendre tes pas...
C'est en vain que j'espère, et m'ami ne vient pas!

JEAN.

L'hiver est toujours triste... il serait préférable
De rentrer à Paris.

FANNY.

Qu'y ferai-je, sans toi?
Ces gens que je connais, ce monde misérable
Où j'ai vécu, tout est pour moi
Un sujet de douleur et de cruel émoi.

Pendant un an je fus ta femme
Et j'entends rester à toi pour toujours ;
Tu vas revenir, les beaux jours
Viendront à nouveau parfumer mon âme.

Viens, m'ami, je serai si douce
Et si bonne pour toi que ton cœur s'ouvrira,
Et que la main qui me repousse
Tendrement me caressera.

Ah ! viens, car tu m'aimes encore...
Vois ma douleur... seul, tu peux l'apaiser...
Cède à mon amour qui t'implore,
Ta bouche ne saurait oublier mon baiser.

JEAN.

Non, je ne puis !

FANNY.

Pourquoi ?

JEAN.

Si grande est ma faiblesse
Que si je te suivais, je ne m'en irais plus.

FANNY.

Vois mon chagrin, vois ma tendresse
Mon attachement !...

JEAN.

Espoirs superflus !...
Et ton passé ?

FANNY, avec désespoir.

Mais ce n'est pas ma faute...
Et je l'ai tant maudit qu'il devrait être mort !

JEAN.

Il existe toujours et nous ôte,
A moi, le droit de vivre avec toi sans remord,
A toi, celui d'aimer sans scrupule et sans honte...
D'ailleurs, je dois partir.

FANNY.

Je sais la vérité...
Ici, contre moi l'on te monte...
L'on veut te marier... et toi, sans volonté,
Faisant fi de mes pleurs, riant de ma détresse,
Tu brises froidement le cœur de ta maîtresse...
C'est mal !...

JEAN, violent.

Tu dis...

FANNY, humble.

J'ai tort !... pardonne-moi...
Je crois, j'espère et je ne veux que toi...
Viens, m'ami, je serai si douce
Et si bonne pour toi que ton cœur s'ouvrira,
Et que la main qui me repousse
Tendrement me caressera.

JEAN.

Tu sais bien que c'est impossible...
Que tout est fini désormais...

FANNY.

Je t'aime ! Je t'aime ! et jamais
Tu ne me fus plus cher ; vois ma peine indicible,
Pitié ! pitié ! Je tombe à tes genoux !

JEAN, éperdument.

Fanny !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CÉSAIRE, DIVONNE.

Césaire entre avec Divonne.

CÉSAIRE.

Mon fils, rentre chez nous !

JEAN.

Ah ! mon père !

FANNY.

Je ne le quitte pas !

Elle veut s'élancer sur Jean. Elle trouve Divonne en face d'elle.

DIVONNE.

Partez !

FANNY.

Mais qui donc êtes-vous?

DIVONNE.

Sa mère !

FANNY, balbutiant.

Ah ! madame...
Pardonnez-moi... je ne savais...

Fanny tend les bras à Jean que Césaire emmène. Fanny la voix coupée par les sanglots

Jean... là... je m'en vais...

Elle s'éloigne en chancelant.

DIVONNE, détourne la tête, puis, très pâle, les yeux au ciel.

La pauvre femme !

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

C'EST L'HIVER. DANS LA CHAMBRE DÉSERTE DE LA PETITE MAISON A VILLE-D'AVRAY

Au fond porte vitrée donnant sur la campagne couverte de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, seule, pensive, triste, résignée.

Demain, je partirai puisqu'il le faut...
Allons, mon cœur, ne meurs pas à la tâche...
Je pleure... Vraiment! comme je suis lâche !
Pauvre Sapho!
A jamais j'ai perdu ma vie,
Toute espérance m'est ravie,
Tout bonheur a fui désormais.
Je disparais,
Du monde je m'exile,
Je ne dois rien espérer maintenant.
Oublier sera difficile,
Je l'aimais tant!

Ouvrant le tiroir d'une commode.

Ses lettres : « Ma Fanny, ma femme bien aimée,
» Le temps est pur et clair... la campagne embaumée
» Nous appelle... demain...

Les embrassant.

Je vais encor pleurer...
Ne les relisons pas, mieux vaut les déchirer...
Un tas d'objets à lui... Ces pauvres fleurs fanées,
C'est lui jadis qui me les a données.

Faut-il avoir aimé pour un jour tant souffrir!...
Faut-il avoir vécu de si douces journées,
Pour renoncer à tout, s'en aller... et mourir,
Sans l'espoir consolant des fautes pardonnées!

Je comprends aujourd'hui, j'aurais perdu son âme...
C'était le condamner à l'amère douleur,
J'aurais fait son malheur :
Hélas! je blasphémais en me disant sa femme!

Là-bas, un tout petit être, frêle, innocent,
M'appelle d'une voix qui m'attire et me touche.
Ce petit, c'est mon fils... cet être, c'est mon sang.
Je veux le retrouver, entendre de sa bouche
Ce doux nom de maman! Tout mon bonheur futur
Est là, je le sens bien, et dans l'espoir suprême
De faire de mon fils le cœur honnête et pur
Que je n'ai pas été moi-même.

SCÈNE II

FANNY, JEAN.

JEAN, entrant tout à coup.

Fanny!

FANNY, interdite.

C'est vous?

JEAN.

C'est moi!
Je ne pouvais rester plus longtemps loin de toi.

FANNY.

Vous êtes revenu, pourquoi?

JEAN.

Ma maîtresse chérie,
C'est toi qui me dis : vous, maintenant...

FANNY.

Je t'en prie,
Laisse-moi... Je m'en vais, Jean, tu dois m'oublier.

JEAN, exaspéré.

Si tu pars, c'est pour te lier
Avec un autre amant.

FANNY.

Non! non! je te le jure.

JEAN.

Ainsi, pour toi je fus parjure,
J'ai tout brisé, là-bas, pour revenir,
Le cœur des miens, mon avenir,
J'ai quitté notre vigne et nos beaux lauriers roses,
Oui, j'ai quitté de douces choses...
J'ai vu pleurer ma mère, et j'ai senti sa main
Me retenir encore au détour du chemin.
Tout s'écroule pour moi, rêve, amour, espérance!
Ah! tu veux m'oublier, partir... en ce moment!...
Va, ne prolonge pas plus longtemps ma souffrance,
Et cours rejoindre ton amant.

FANNY, avec élan.

Ah! tu m'aimes encore!
Non, ne t'en défends pas, car je lis dans tes yeux
L'amour des jours passés, des jours délicieux.
Je reste, je t'adore!

Ils restent un instant enlacés.

FANNY.

Mais tu pâlis, m'ami...

JEAN.

Qu'as-tu dit?...
M'ami!... rien que ce mot rappelle
Un souvenir affreux!...

FANNY, éplorée.

Vas-tu recommencer
A me tenailler l'âme en parlant du passé?
Est-ce donc pour cela que tu venais vers celle
Qui croyait au pardon, en sentant ton baiser.

JEAN.

Ah!... c'est vrai... je suis fou...

Il s'est dirigé vers le fauteuil sur lequel il s'est laissé tomber épuisé.

FANNY.

Tu me fais peur, ta lèvre
Tremble et tes yeux sont tout rouges de fièvre...

JEAN.

Je suis brisé...

FANNY.

Calme-toi maintenant.

JEAN.

Je n'avais plus dormi...

FANNY.

Repose doucement.

JEAN.

Reste là...

FANNY.

Si tu veux.

JEAN.

O ma Fanny! je t'aime!...

FANNY.

Oublie et sois heureux.

JEAN.

Oui... c'est l'oubli... suprême!...

FANNY.

Comme il dort!

Après s'être dégagée et un peu éloignée de lui doucement.

Vais-je rester ici?

Mais non, mieux vaut partir ainsi...
Gardant étroitement dans mon âme blessée
Son cher baiser d'amour, sa dernière pensée!
Jamais il n'oubliera, je le sens maintenant,
Chaque baiser sera suivi d'un mot méchant.
C'est l'heure!...

Elle se dirige vers la table.

Allons!

Elle écrit.

Adieu m'ami, je pars à tout jamais...
Ne m'en veux pas, car je t'aimais...
Je t'aime toujours et je pleure.
J'accomplis mon devoir, et j'en suis toute fière.
S'il est vrai que là-haut il existe un bon Dieu,
Je pourrai maintenant lui faire une prière
Et lui parler de toi... C'est tout!... Adieu!...

S'approchant de Jean endormi, la voix brisée.

Un baiser... le dernier, et de toute mon âme...

JEAN, rêvant endormi.

Ma femme!

FANNY, anxieuse.

Il se réveille? Non, non, toujours endormi.

En s'éloignant.

Adieu! adieu! m'ami!

Elle sort lentement en le regardant toujours.

Rideau.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5860-3-98. — (Encre Lorilleux).

64e ANNÉE
PARAIT TOUS LES DIMANCHES
(Bureaux : 2 bis, rue Vivienne)
Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne son pas rendus aux Auteurs.

LE MÉNESTREL

Le N° 30 cent.

MUSIQUE ET THÉATRE
HENRI HEUGEL, Directeur

Le N° 30 cent.

QUATRE MODES D'ABONNEMENT

1er MODE. — TEXTE SEUL

Un an, Paris et Province . . . . . **10** francs.

2e MODE. — TEXTE ET MUSIQUE DE PIANO

Comprenant le journal-texte, vingt-six morceaux pour piano envoyés de quinzaine en quinzaine, et des partitions ou albums-primes au 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **20** francs.

3e MODE. — TEXTE ET MUSIQUE DE CHANT

Comprenant le journal-texte, vingt-six morceaux de chant envoyés de quinzaine en quinzaine et des partitions ou albums-primes au 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **20** francs.

4e MODE. — ABONNEMENT COMPLET

Comprenant le journal-texte, les cinquante-deux morceaux de piano et de chant et les partitions ou albums-primes du 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **30** francs.

Pour l'étranger, les frais de port en plus.

EN PROVINCE on s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les Libraires et Marchands de Musique, ou par une lettre adressée *franco* aux éditeurs du *Ménestrel*, MM. HEUGEL et Cie, rue Vivienne, n° 2 *bis*.

On s'inscrit du 1er de chaque mois. — L'année commence le 1er janvier et les cinquante-deux numéros de chaque année — texte et musique — forment collection.

LE MÉNESTREL paraît tous les dimanches, en huit pages de texte jésus, contenant des études biographiques, des nouvelles musicales et littéraires, la chronique des théâtres, le compte rendu des pièces nouvelles et des concerts, la revue critique et les annonces des publications en vogue.

Indépendamment des partitions et albums pour chant et piano donnés en prime aux abonnés (texte et musique), *LE MÉNESTREL* publie annuellement : d'une part, pour ses abonnés à la musique de CHANT, les meilleures Scènes, Mélodies, Chansons, etc., de nos auteurs en renom ; et d'autre part, pour ses abonnés à la musique de PIANO, le choix le plus complet des Fantaisies, Transcriptions, Valses, Quadrilles et Polkas de la saison.

En vente AU MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne
HEUGEL ET Cie, Éditeurs.

SAPHO

PIÈCE LYRIQUE EN CINQ ACTES
D'APRÈS LE ROMAN DE
ALPHONSE DAUDET
PAR
HENRI CAIN ET BERNÈDE
MUSIQUE DE
J. MASSENET

Partition piano et chant, **prix net : 20 francs.**
Partition piano solo, **prix net : 12 francs.**
Partition chant seul, **prix net : 4 francs.**

S'adresser également à MM. HEUGEL et Cie pour la partition et les parties d'orchestre, les parties de chœurs, la mise en scène et les dessins des costumes et du décor.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Les opéras, oratorios, etc. : *Aben-Hamet, Alceste, l'Ami Fritz, l'Amour africain, l'Amour aux Enfers, André Chénier, le Baiser de Suzon, le Bal masqué, le Barbier de Séville, Biblis, Brocéliande, le Caïd, Cavalleria rusticana, le Cid, la Clé d'or, Daphné, le Désert, le Déserteur, les Deux Billets, les Deux Journées, Dona Branca, Don Cesar de Bazan, Don Juan, Eros, Esclarmonde, Ève, la Fête d'Alexandre, la Fiancée de Corinthe, Fidelio, le Flibustier, la Flûte enchantée, Françoise de Rimini, la Guzla de l'Émir, Hamlet, Hérodiade, l'Hôte, Hylas, l'Ile du Rêve, Jean de Nivelle, Jean de Paris, Jérusalem, Joseph, Judas Macchabée, Kassya, Lakmé, Lauriane, Léonora, Lola, le Mage, Maître Ambros, Manon, Marie-Magdeleine, Ma Tante Aurore, le Messie, Mignon, Narcisse, la Navarraise, Néron, Noël* ou *le Mystère de la Nativité, l'Oie du Caire, Othello, Orphée, le Panier fleuri, le Passant, Paul et Virginie, la Perle du Brésil, Pierrot Fantôme, le Portrait de Manon, Princesse d'auberge, Psyché, Rébecca, Rédemption, Richard Cœur de Lion, le Roi de Lahore, le Roi d'Ys, le Roi l'a dit, Ruth, le Sabbat pour rire, Sainte Agnès, Sainte Geneviève de Paris, les Saisons, Sémiramis, les Sept Paroles du Christ, Sigurd, le Songe d'une Nuit d'été, Suzanne, le Tasse, Thaïs, le Trésor, la Vierge, Werther, Xavière*, etc., etc.

Les ballets et pantomimes : *le Carillon, Coppélia, la Danseuse de corde, Doctoresse, l'École des vierges, la Farandole, Fleur des Neiges, la Korrigane, Lysie, les Petits Violons du Roy, Pierrot assassin, Pierrot surpris, le Rêve, la Révérence, la Source, la Statue du Commandeur, Sylvia, la Tempête, Viviane*, etc., etc.

Les opérettes : *Adam et Ève, Apothicaire et Perruquier, un Baiser en diligence, Barbe-Bleue, la Belle Hélène, la Bonne d'enfants, le Bossu, la Chanson de Fortunio, les Charbonniers, le Château à Toto, la Chatte métamorphosée en femme, M. Choufleuri, Croquefer, Croquignole XXXVI, la Demoiselle en loterie, les Demoiselles des Saint-Cyriens, le Docteur Rose, les Douze Femmes de Japhet, Dragonette, les Fêtards, le Fétiche, le Fifre enchanté, le Financier et le Savetier, Geneviève de Brabant, Jeanne qui pleure et Jean qui rit, Mam'zelle Gavroche, Mam'zelle Nitouche, le Mariage aux lanternes, un Mari à la porte, le Mari sans le savoir, un Modèle, Monsieur et Madame Denis, Ninetta, l'Omelette à la Follembuche, Orphée aux Enfers, le Papa de Francine, la Permission de dix heures, le Petit Faust, les Petits Prodiges, le Pont des Soupirs, la Princesse, la Quenouille de verre, la Reine Indigo, le Retour d'Ulysse, Samsonnet, le 66, Six Demoiselles à marier, le Sosie, les Trois Baisers du Diable, les Turcs, la Tzigane, la Veilleuse, la Vocation de Marius, le Voyage de MM. Dunanan père et fils*, etc., etc.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5862-3-98. — (Encre Lorilleux).

Mus 589 .55
Sapho : piece lyrique en cinq actes
Loeb Music Library AMC0193
3 2044 040 631 27

DATE DUE

OCT 7 1983			

HIGHSMITH 45-220